

L'EST RÉPUBLICAIN

FONDÉ EN 1889

JEUDI 6 DECEMBRE 1984
N° 32.038


LORRAINE

CPP 65 244

3,20 F

nancy

Léo Ferré : de la nostalgie dans la baguette



Léo Ferré, debout au milieu de l'orchestre symphonique formé en cercle. Le voici un peu dans la situation du dompteur qui doit apprivoiser ses compagnons bien mal connus. A la différence que c'est lui le vieux lion, qui est impressionné, qui en oublie de rugir et dont la voix se casse dans le prélude agrémenté de quelques mesures de Coriolan de Beethoven.

Léo, la vieille bête de scène, fait cependant passer le message initial qu'il suivra du haut de son estrade : « La poésie doit

être une clameur... nous n'avons plus rien d'épique ».

Plus favorisé encore qu'un chanteur d'opéra puisqu'il a la baguette et qu'il chante ses compositions. Mégalo le Léo ? Plutôt sincère dans une tentative difficile qui consiste à élever la chanson au niveau du poème symphonique. Avec d'ailleurs des orchestrations qui ne sont pas sottes, de belles interventions de solistes (la voix d'Elsa Maurus et le violon d'Hervé Cavelier) pour

soutenir des textes de belle qualité.

Ferré est plus que jamais clown triste et désabusé.

Voici la nostalgie, puis la solitude, avant l'oppression, la Mort (de Jean-Roger Caussimon), le requiem. Sursaut de Rutebeuf qui précède cet amour qui n'a pas d'âge et enfin l'Espoir.

L'orchestre accompagne, sans les indications bien mouvantes de son chef de brève rencontre. Le public suit avec la même attention. Il y a quasiment du

respect dans l'écoute. Pour le poète et sa tentative (réussie). Tout cela est effectivement bien émouvant mais tellement morose et sans allant. Bien sûr Léo conserve intact son sens de la scène et de la mise en scène, sait toujours raconter des histoires, seul au piano et chanter Baudelaire. Comment ne pas regretter pourtant « Le temps du tango » du fringant Ferré, verbe lumineux et sujet de brume. Les jeunes générations compactes salle Poirel applaudissent sans savoir si vraiment c'est ainsi « Que les hommes vivent ».



Un concerto pour violon.
« Le chant du hibou »,
extrait de l'opéra du
pauvre, après « L'homme
seul » de Pavèse avec
Jacques Pernel à la flûte
et Jean Bizot au piano.
Tout cela devient quasi-
ment pesant avant le
déploiement d'Apollinaire et sa
« Chanson du mal aimé ».
Trois heures de baguette
et de clavier. Sans l'ouver-
ture d'Egmont, sacrifiée
faute de répétitions suffi-
santes. A la fin de ce
marathon, il fallait la
diriger quand même
M. L. Ferré, rassuré :
puisqu'Beethoven était
sourd.

Paul LEBOEUF

*Le vieux lion,
baguette en main*

*Emouvant,
mais morose !*

(Nos photos : **Bernard
UTARD**)